

175 1903

LA
NOUVELLE REVUE

TROISIÈME ANNÉE

TOME HUITIÈME

PARIS

23, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 23

1881



Per 8c1644

Gustave Flaubert dans sa vie intime

Guy de Maupassant



La Nouvelle Revue, Paris, 1881

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

GUSTAVE FLAUBERT

DANS SA VIE INTIME

Aussitôt qu'un homme arrive à la célébrité, sa vie est fouillée, racontée, commentée par tous les journaux du monde ; et il semble que le public prend un plaisir spécial à connaître l'heure de ses repas, la forme de son mobilier, ses goûts particuliers et ses habitudes de chaque jour. Les hommes célèbres se prêtent d'ailleurs volontiers à cette curiosité qui augmente leur gloire : ils ouvrent aux reporters la porte de leur maison et le fond de leur cœur à tout le monde.

Gustave Flaubert, au contraire, a toujours caché sa vie avec une pudeur singulière ; il ne se laissa même jamais portraiturer ; et, en dehors de ses intimes, nul ne le put approcher. C'est à ses seuls amis qu'il ouvrit son « cœur humain ». Mais sur ce cœur humain l'amour des lettres avait si longtemps coulé, un amour si fougueux, si débordant, que tous les autres sentiments pour lesquels l'humanité vit, pleure, espère et travaille, avaient été peu à peu noyés, engloutis dans celui-là.

« Le style c'est l'homme », a dit Buffon. Flaubert c'était le style, et tellement, que la forme de sa phrase décidait souvent même la forme de sa pensée. Tout était cérébral chez lui ; et il n'aimait rien, il n'avait pu rien aimer de ce qui ne lui semblait point littéraire. Derrière ses goûts, ses désirs, ses rêves, on ne retrouvait jamais qu'une chose : la littérature ; il ne pensait qu'à cela, ne pouvait parler que de cela ; et les gens qu'il rencontrait ne lui plaisaient assurément que s'il entrevoyait en eux des personnages de romans.

Dans ses conversations, ses discussions, ses emballements, quand il levait les bras en déclamant de sa voix ardente, on sentait bien alors que sa

manière de voir, de sentir, de juger, dépendait uniquement d'une sorte de *criterium* artistique par lequel il faisait passer toutes ses opinions.

« Nous autres, disait-il, nous ne devons pas exister ; nos œuvres seules existent ; » et il citait souvent La Bruyère, dont la vie et les habitudes nous sont presque inconnues, comme l'idéal de l'homme de lettres. Il voulait laisser des livres et non des souvenirs.

Sa conception du style répond du reste à sa conception de l'écrivain. Il pensait que la personnalité de l'homme doit disparaître dans l'originalité du livre, et que l'originalité du livre ne doit point provenir de la singularité du style.

Car il n'imaginait pas « des styles », comme une série de *moules particuliers* dont chacun est propre à chaque écrivain, et dans lequel on coule toutes ses pensées ; mais il croyait au « style », c'est-à-dire à une manière unique d'exprimer une chose dans toute sa couleur et son intensité.

Pour lui, la forme c'était l'œuvre elle-même. De même que, chez les êtres, le sang nourrit la chair et détermine même son contour, son apparence extérieure, suivant la race et la famille, ainsi pour lui, dans l'œuvre le fond fatalement impose l'expression unique et juste, la mesure, le rythme, tout le *fini* de la forme.

Il ne comprenait point que la forme pût exister sans le fond, ni le fond sans la forme.

Le style devrait donc être, pour ainsi dire, impersonnel, et n'emprunter ses qualités qu'à la qualité de la pensée, à la puissance de la vision.

Sa plus grande personnalité, à lui, a été justement d'être un homme de lettres, rien qu'un homme de lettres, en toutes ses idées, dans toutes ses actions, et par toutes les circonstances de sa vie, un homme de lettres.

Le reportage parisien n'avait ainsi pas grand-chose à glaner dans ce champ où toute la moisson appartenait à l'artiste.

Pourtant l'homme quelquefois apparaissait. Cherchons-le.

Flaubert haïssait le tête-à-tête avec lui-même quand il n'avait point sous la main les moyens de travailler ; et comme tout mouvement l'empêchait de

penser à l'œuvre commencée, il n'acceptait guère un dîner en ville, à moins qu'un ami lui promît de le reconduire à sa porte.

Dans sa maison, dans son cabinet, à sa table, et même à la table des autres, il demeurait toujours l'artiste et le philosophe. Mais, en ces retours nocturnes vers le logis, il apparaissait souvent dans la vérité de sa nature primitive.

Animé par le repas, heureux de la fraîcheur du soir, le chapeau renversé, appuyant sa main sur le bras de son compagnon, choisissant les rues désertes pour n'être point heurté par les passants, il parlait volontiers de lui, des événements intimes de sa vie, et il laissait entrevoir les côtés secrets de son être. Puis, comme la marche l'essoufflait un peu, on s'arrêtait sous une porte cochère et il racontait des anecdotes anciennes, se plongeait dans les souvenirs.

Sa voix haute sonnait dans la solitude de Paris endormi. Souvent, aux éclats de cette parole, deux agents s'approchaient doucement comme deux ombres, et s'éloignaient sans bruit après avoir jeté un coup d'œil furtif sur ce géant en gilet blanc qui criait si fort en frappant les pavés de sa canne.

Alors, chez cet écrivain de génie, chez ce prodigieux romancier, on découvrait une naïveté d'enfant, presque de l'ingénuité parfois. Son observation, si aiguë et brutale dans le livre, semblait émoussée dans la pratique usuelle de la vie. On l'avait imaginé sceptique, il était au contraire plein de croyances, non de croyances religieuses bien entendu, mais de cet abandonnement si humain à toutes les espérances, à tous les sentiments doux et réconfortants.

Blessé souvent, comme on l'est du reste chaque fois dans le pêle-mêle féroce du monde, il s'était formé dans son âme un fonds permanent de tristesse ; et, sa nature impressionnable luttant avec sa forte raison, il passait sans cesse d'une sorte de gaieté inconsciente à la mélancolie noire.

Quand il écrivait à ses amis une phrase, presque toujours, indiquait la vive souffrance de cette désillusion sans fin. Au lieu de constater sans révolte avec indifférence « l'éternelle misère de tout », et d'accepter docilement toutes les inévitables calamités, toutes les tristesses successives, toutes les odieuses fatalités auxquelles nous sommes soumis, il en était meurtri chaque jour ; et son admirable roman *l'Éducation sentimentale*, qui

semble « le procès-verbal » de la misère humaine, est plein d'une amertume profonde et terrible.

Mais c'est surtout dans la correspondance qu'il eut avec des femmes, ses amies d'enfance, qu'on retrouve ces notes constamment navrées, ces vibrations douloureuses.

Il avait pour les femmes une amitié attendrie et paternelle, et les traitait un peu comme de grands enfants, inhabiles à comprendre les choses élevées, mais à qui l'on peut dire toutes les petites douleurs intimes qui traversent sans cesse notre vie.

Loin d'elles, il les jugeait sévèrement, répétant cette phrase de Proudhon : « La femme est la désolation du *Juste* ; » mais, près d'elles, il subissait leur charme consolant, aimait leurs délicatesses, leurs gentillesse, leur enveloppement tout plein d'illusions. Et, bien qu'il s'exaspérât souvent contre leur éternelle préoccupation de l'amour, cette espèce d'atmosphère de passion qu'il retrouvait autour d'elles le pénétrait malgré lui, l'amollissait.

Voici des fragments de ses lettres où apparaissent et cette mélancolie, et cette sorte d'attendrissement sentimental où le jetait l'amitié d'une femme :

Comment ? Je vous avais écrit une *lettre navrante*, pauvre chère amie ? Vous méritez que je sois franc avec vous, n'est-ce pas ? Je vous ai ouvert mon cœur et dit carrément sur moi ce que je crois être la vérité. Si j'avais su vous tant affliger, je me serais tu.

Et, plus loin :

On m'a dit que vous étiez malade, pauvre amie, et qu'une fluxion gâtait votre belle mine. Je la bécotte nonobstant en ma qualité d'idéaliste. Votre état de permanente souffrance m'embête, « m'éluge », m'afflige. Le moral y est pour beaucoup, j'en suis sûr ; vous êtes trop triste, trop seule. On ne vous aime pas assez. Mais rien n'est bien dans ce monde. Sale invention que la vie, décidément, nous sommes tous dans un désert, personne ne comprend personne.

Voici encore :

Votre ami continue à n'être pas gai. Pourquoi ? Tous les amis disparus, la bêtise publique, la cinquantaine, la solitude et quelques soucis. Voilà les causes sans doute. Je lis des choses très dures ; je regarde la pluie tomber et je fais la conversation avec mon chien ; puis, le lendemain, c'est la même chose, et le surlendemain encore la même chose... Si vous voulez savoir des nouvelles de mon intérieur, vous apprendrez que mon larbin Émile est père d'un fils. Sa joie quand sa femme lui a fait ce cadeau, était curieuse à voir. Autrefois je ne l'aurais pas comprise. Maintenant c'est différent. J'étais né avec un tas de vertus et de vices auxquels je n'ai pas donné cours, et je le regrette...

.

Êtes-vous heureuse à Rome ? Quel pays ! je l'ai presque oublié. Ah ! si je pouvais y passer un an, comme ça me retremperait. N'oubliez pas de vous promener dans la campagne de Rome, le plus que vous pourrez, et d'aller jusqu'à Ostie...

Ne sentez-vous pas, ô Latine, que les mânes des Consuls ont envie de vous baiser quand vous errez le long de leurs murs ? Ils reconnaissent en vous une fille de leur race. Vous étiez faite pour porter la stole patricienne, marcher pieds nus dans des sandales à rubans de pourpre et avoir sur le front toutes les pierreries de la Bactriane...

Quand revenez-vous ? Voilà ce que j'ai cherché dans votre épître ; mais vous ne parlez pas de retour. Il aura lieu, sans doute, après Pâques ? Bien qu'il *m'ennuie* de vous, *profitez* du bon temps, ne passez rien ! Un voyage raté laisse des regrets infinis, et on voit mal ce que l'on voit vite.

Allons, adieu, portez-vous bien. Amusez-vous bien : ouvrez de toutes vos forces vos grands quinquets et pensez à votre vieux.

G. F.

Qui vous aime, *malgré* la littérature.

Pauvres ouvriers que nous sommes ! Pourquoi nous refuse-t-on ce qu'on accorde gratuitement au moindre bourgeois ? Ils ont du cœur, eux ! Mais nous autres, allons donc, jamais de la vie ! Quant à moi, je vous répète une fois de plus que je suis une âme incomprise, la dernière des grisettes, le seul survivant de la vieille race des Troubadours ! — Mais vous ne voulez pas me croire.

Et partout, en d'autres lettres, on rencontre des phrases comme celles-ci :

Quant à moi, que voulez-vous que je vous dise, ma chère amie ? Je suis un homme de la décadence, ni chrétien, ni stoïque, et nullement fait pour les luttes de l'existence...

.

Que ne suis-je insouciant, égoïste, léger ! Le fardeau de l'existence serait moins lourd.

Et sa « haine contre la Bêtise » reparaît à chaque ligne : il cite des passages qu'il vient de lire, s'indigne, s'exaspère, ou, plus rarement, s'en égayé :

On a joué trois fois la *Damnation de Faust*, qui n'a eu, du vivant de mon ami Berlioz, aucun succès, et maintenant le public, l'éternel, l'éternel imbécile nommé ou reconnaît, proclame, braille

que c'est un homme de génie. Et le bourgeois n'en sera pas plus modeste à la prochaine occasion.

.

Si jamais la correspondance de Gustave Flaubert est publiée en entier, on y trouvera de merveilleuses pages. Il existe notamment deux lettres philosophiques adressées à son illustre ami M. Taine, qui sont peut-être ce qu'il y a de plus magnifique dans tout son œuvre.

Mais ce qu'il aurait fallu pouvoir noter, garder à l'aide de quelque phonographe comme on en construira plus tard, ce sont ses conversations où l'art ruisselait, où sa connaissance merveilleuse de l'humanité se mêlait d'une façon étrange à ses connaissances intarissables, où l'originalité si particulière de sa pensée lui faisait formuler en maximes saisissantes des aperçus étonnamment exacts sur tout, tirer d'une action, d'une phrase, d'un geste qu'il avait vus ou entendue des conséquences infinies intéressant toute la race humaine.

Quand nous l'avons revu immobile, couché sur son lit de mort, les yeux fermés et la pensée détruite, il nous est venu au cœur, au-dessus de la douleur déchirante qui nous torturait, une révolte furieuse contre la nature, un étonnement nouveau devant cet anéantissement qui nous apparaissait alors d'une façon plus formidable que jamais, et nous avons compris l'effroyable vérité de ces deux phrases si profondes du philosophe Schopenhauer :

« L'homme est une médaille qui porte d'un côté cette inscription : « Moins que rien », et de l'autre : « Tout dans tout. »

— « Toutes les fois qu'un homme meurt, c'est un monde qui disparaît, le monde qu'il portait dans sa tête ; plus la tête est intelligente, plus ce monde est distinct, clair, important et vaste : d'autant plus affreuse est sa disparition. »

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Le ciel est par dessus le toit
- Hsarrazin
- Obelon
- ThomasBot

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)